

H U B E R T H A D D A D

PALESTINE

Roman

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite
d'aucune manière que ce soit sans la permission de l'Éditeur,
à l'exception d'extraits à destination d'articles
ou de comptes rendus.

ISBN :
978-2-84304-421-2

N° d'édition : 421
Dépôt légal : mai 2007
Copyright © Zulma, 2007
Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



Sur le bord de la route longeant la barrière électronique, le première classe Cham regarde s'éloigner le car pour Tel-Aviv. Quelques minutes plus tôt, une fois armes et fourniment déposés au poste central, il est ressorti tout joyeux avec son ordre de permission en poche. Ces trois semaines de liberté débutent par une journée perdue. Au lieu de remonter déclarer sa présence, désemparé, Cham descend d'un pas traînant jusqu'à l'observatoire d'angle où l'adjudant Tzvi attend la relève dans une guérite de béton armé.

— Ça tombe bien ! dit l'adjudant. On fera la ronde ensemble.

— Mais je suis en perm et j'ai pas d'armes !

— T'inquiète, on a tout ce qu'il faut ici.

— C'est pas très légal de mordre comme ça sur mon capital farniente...

— Et tu crois que c'est réglementaire de me laisser seul au poste ?

Le première classe Cham et l'adjudant Tzvi patrouillent maintenant de l'autre côté de la clôture de protection, fusil Galil en bandoulière. Tzvi fume une cigarette turque. Le crépuscule jette ses ors sur le bleu

terreux des collines. À l'ouest, gommant peu à peu le fil tordu de l'horizon, on voit danser la silhouette d'une femme en équilibre sur un âne.

— Par ici, dit l'adjudant, il y a quand même moins d'ennuis qu'en face de Ramallah.

Le soldat acquiesce d'un soupir. Il considère la clôture métallique hérissée d'instruments d'alarme et de projecteurs qui court indéfiniment sur ces plateaux, entre une route bitumée et une bande sableuse que bornent un fossé déjà nappé d'ombre et des pointes de barbelés. Plus loin, dans son prolongement, à proximité de Jérusalem, du côté de Kalkiliya et de Tulkarem, on avait aligné de hauts boucliers de béton sur des kilomètres au lieu de cette espèce d'habillage d'autoroute en pleine cambrousse. Cham tourne un visage ébloui vers les reliefs abrasés de soleil qu'achève une trouée à pic sur la montagne d'Hébron. Sous l'intense réverbération, les collines pierreuses se perdent en ondolements. Une explosion secoue le sol, assez distante pour ne rien troubler ; seul un vautour quitte son perchoir et va s'abattre à cent mètres, sur les ruines d'une bergerie. Cham regarde le ciel. La mort guette comme ces rochers. Comme ces étoiles aussi dans la partie fêlée du jour.

— Là-bas ! s'exclame son chef. Là-bas, sur la bourrique...

— T'inquiète ! C'est une vieille qui rentre au bercail. Je l'ai déjà vue hier...

— Ça fait combien de temps que t'es affecté à la ligne ?

— Trois mois. C'est tout neuf pour moi le terrain...

Tzvi jette sur lui un coup d'œil soucieux. Il semble évaluer le maigre soutien de cette bleusaille en cas de pépin. Musculeux, tout de cordes nouées, l'adjudant se déplace en dansant presque, un peu voûté, pour conjurer le fond hostile de l'air. Des paysans chargés de sacs et d'outils, surtout des femmes, se dirigent sans hâte vers le passage sécurisé, à trois kilomètres de là. Tzvi a saisi instinctivement son arme.

— C'est idiot, leur histoire, dit-il. Les oliviers d'un côté, le village de l'autre...

Cham hausse les épaules. Il pense à sa mère cloîtrée dans sa nostalgie, à ses camarades du département de biologie animale, à la rousse Sabrina qu'il aurait pu aimer, à tous ses amis de Jérusalem. À son frère Michael aussi. Malade de solitude depuis son divorce, écœuré par l'enfermement belliciste des partis au pouvoir et de l'état-major, sans plus d'énergie pour peindre, il avait délaissé son atelier de la ville neuve pour aller se réfugier dans une cabane branlante du faubourg arabe, parmi les oliviers.

Sans motif, lui revient l'épisode de la veille, dans la zone occupée d'Hébron. En mission d'accompagnement d'un officier supérieur, libre de son temps quelques heures, il s'était longtemps promené autour du Tombeau des Patriarches. Une ribambelle d'enfants encombra à ce moment le parvis de la mosquée. Soudainement, avant qu'il réagisse, son portefeuille avait glissé d'une poche intérieure. L'un des gamins s'était jeté au sol pour déguerpier aussitôt. En quelques secondes, malgré ses cris, une foule de pèlerins avait englouti la mince silhouette.

Cham plisse les yeux sur les collines. Au-delà de la clôture, en contrebas du plateau, les déplacements des troupeaux de chèvres et de moutons couleur de sable modifient le paysage, un peu comme l'ombre de nuages. Encore en construction, une boucle de la ceinture électronique sépare les villages arabes – qui se déploient à l'ouest – de la colonie de peuplement Ber Schov déjà campée sur ses fortifications. On aperçoit les lumières d'Hébron plus au nord, à peine une constellation dans un coin tombé du ciel. En limite d'horizon, au-delà d'une lame de ténèbres figurant la mer Morte, les brumes du soir noient la dentelle mauve des montagnes du Moab.

— C'est bon, dit l'adjudant Tzvi. On rentre se dégouiller une canette bien fraîche.

Il tourne les talons sur ces mots et vacille, le visage tordu d'effroi. Cette seconde de surprise lui laisse à peine le temps de reempoigner son arme. Mais une balle lui troue le front avant qu'il ne tire. Son grand corps s'affaisse avec un craquement d'arbre. Dans sa chute, une crête de sang lui recouvre le crâne. Face la première, l'adjudant n'a pas encore touché le sol. Cham connaît cette fausse lenteur : une stupeur sans nom freine chaque seconde. Paralysé par cet effet de ralenti, il capte toutes les facettes de l'instant. Un commando vient de s'infiltrer jusqu'au « mur », à travers la rocaille. Deux ou trois hommes le cernent dans la pénombre. Il braque

son fusil sur l'un d'eux par réflexe. Un tracé d'étincelles joint les contours bleu nuit des silhouettes. Le coup a fusé en sourdine et résonne, très loin, dans les collines. Plusieurs détonations lui répondent en écho. Sur le ventre, paumes ouvertes, Tzvi est maintenant bien étalé à ses pieds. La poussière du heurt retombe encore. Cham n'a plus le temps de contempler les autres facettes du diamant. Une balle a touché son épaule gauche, une autre a glissé sur sa tempe. Ce n'est pas douloureux. Une sensation de choc sourd et d'épanchement. Quelqu'un gémit parmi ses assaillants. La violence consommée a une étrange douceur. Tout se passe dans une boucle du temps qu'aucune raison ne contrôle.

On a couvert sa tête d'un keffieh. Des bras l'enserrent et le poussent. Une sorte de panique distraite lui coupe le souffle. Il cherche du bout des doigts son fusil. Avec une même sensation d'insondable dénuement lui reviennent à l'esprit les secondes où, la veille, sur une place d'Hébron, son portefeuille avait disparu, sa carte bancaire, les photographies de sa mère et de Michael, ses papiers d'identité. Mais on l'entraîne loin de Tzvi. Peut-être n'est-il pas mort ? Il faut sauver l'adjudant Tzvi, gommer la balle au front et ravalier tout ce sang. Il suffirait de remonter le temps, quelques minutes à peine. De mettre le petit doigt dans le cadran comme il faisait enfant. Puis de pousser en arrière les aiguilles, mille fois, dix mille fois, jusqu'à ce que tous les morts se relèvent.

On le bouscule comme un mouton. La douleur sort sa tête d'aspic de l'épaule. Elle brille et siffle à ses oreilles. Vite, elle l'envahit comme la nuit scintillante et perd bientôt tout contour. Cham râle avec la voix d'un autre. Il appelle sa mère en arabe. Un rire nerveux couvre sa voix. Qui se moque de lui ? Ses paupières battent contre une toile rêche. Tout s'estompe, les bruits, les sensations. Un brouillard monte, submerge toute chose. Personne vraiment n'existe. Il dort, il est peut-être mort.

On traîne des sacs d'ossements ou de plumes quelque part. Les ultimes éclats d'un rêve se perdent en cris, en fusillades. Tout s'éteint enfin au plus noir. Qui parlait d'amandiers, de villages, de frontières ? L'aveugle s'est fondu dans l'aveugle. Sans conscience, une heure ou vingt siècles s'équivalent.

Puis soudain, en un point douloureux, le monde resurgit. L'éveil a une odeur de cave. On lui a ôté son masque. Sa nuque s'est raidie au sortir du gouffre. Couché sur un matelas, le bras en écharpe, il comprend mal encore. Deux silhouettes flottent dans l'obscurité. Une troisième grimpe pesamment les niveaux d'une échelle. Le claquement d'une trappe qu'on ouvre se résout en un flot de clarté oblique. Cham y voit un peu plus clair. Ses lèvres et ses doigts frémissent sans raison comme un duvet d'oiseau ou les moustaches d'un chat. Il respire avec difficulté. Un liquide poisseux coule sur sa tempe. Lancinante, une brûlure lui creuse l'omoplate.

Le malaise et la peur réduisent son champ de perception. Il y a d'un côté sa clausturation, ses blessures, la mort de Tzvi. De l'autre ces gens armés, cette cave, un vieux matelas de paille sur lequel il découvre qu'un autre homme râle doucement, plié en deux. La trappe se rabat. Quelqu'un descend l'échelle dans l'obscurité et, parvenu en bas, gratte nerveusement des allumettes. Une, puis deux petites flammes éclairent l'intérieur rouillé d'une assiette, des mains qui s'écartent, un mur inégal où de pâles figures se dessinent.

— *Ind' souda !* se plaint le nouveau venu.

— C'est que tu es vivant, lui répond-on. L'autre, lui, n'a plus de migraine...

À la lueur des bougies, les silhouettes s'étoffent. Des visages prennent forme et couleur. Des voix ajustent leurs souffles.

— *A tini oulbata saja ir...*

— Dans ma veste, près de toi.

Extrait d'une poche et aussitôt déchiré, le paquet de cigarettes passe de l'un à l'autre. Une allumette craque entre les profils rapprochés.

— Tu en veux une ? demande le plus âgé.

Incertain de l'adresse, Cham hésite à répondre. Il tend sa main libre cependant.

L'Arabe se lève à demi pour lui donner sa propre cigarette avant d'en rallumer une. Un pistolet-mitrailleur MP5 sur les genoux, il est assis sur une caisse de fruits ou de conserves frappée d'un sigle de l'*Egypt African Co.* La fumée s'élève en colonnes inégales que seules troublent les respirations dans l'air stagnant.

— On ne peut pas le laisser comme ça, dit l'homme assis.
Il va crever dans la nuit.

— On va tous crever par ta faute, répond l'autre. Fallait pas tirer !

Accroupi sur le matelas, Cham constate que les flammes et les volutes sont soumises aux mêmes fluctuations. Une écœurante odeur de sang s'est répandue dans la cave. Les deux hommes dialoguent d'une voix ponctuée de silences et de soupirs. Leur compagnon blessé qui gît sur la paille revient sans cesse dans leurs propos. Bien que lui-même soit affalé juste à ses côtés, le bras gauche en écharpe, personne ne semble le prendre en compte. Il enregistre au passage les noms des fedayins : Tarek, le plus vieux, et Cha'bân, le type au MP5. Plutôt grand, les cheveux ras, celui-ci porte une barbe en collier et des lunettes rondes. Une cicatrice lui mange la nuque et l'oreille gauche. Grisonnant, la cinquantaine, son acolyte l'observe intensément, comme s'il cherchait une impossible connivence. Sur le qui-vive, il effleure d'une main nerveuse la crosse d'un revolver fiché dans sa ceinture. Des éclats de voix tombent de la trappe. Cham croit se souvenir d'un quatrième assaillant vêtu d'un keffieh et d'une gandoura. Par quel prodige ont-ils pu décamper malgré les systèmes d'alarme et les tours de contrôle ? Une faille, un moment propice de confusion a dû s'offrir dans le vacillement brusque du jour à la nuit.

Ils sont au moins trois là-haut. Est-ce déjà l'aube ? La douleur va et vient, seule vraiment identifiable. Une chose lui semble avérée : on va se servir de lui ou l'abattre. Tarek rallume une cigarette avec son mégot qu'il jette ensuite dans le goulot d'une bouteille de bière presque vide. Ses kidnappeurs n'appartiennent pas au Hamas, ni au Jihad islamique. Peut-être un commando des Brigades des Martyrs al-Aqsa ou des Faucons du Fatah. Mais ces derniers opèrent plutôt dans la bande de Gaza. Ou encore un groupuscule armé dissident plus ou moins révolutionnaire comme il en existe des dizaines en Cisjordanie. Quelle différence pour lui, à vrai dire ? Il ignore tout des multiples facteurs de combativité, de ressentiment ou de spéculation des uns et des autres. Le cadavre à côté de lui commence à se rigidifier, bouche ouverte. Son visage a-t-il été tourné vers La Mecque ? Le désarroi des survivants explique toutes les négligences.

Cham se demande qui a bien pu nettoyer ses plaies et bander son épaule dans la nuit, le gaillard au MP5 ou le vieil homme désarmé ? Sa poitrine d'un coup se creuse à la pensée physique de la mort. Des images d'exécution sommaire défilent en lui chaotiquement. Alors qu'il voudrait bondir, un sursaut de panique le redresse à peine sur ses genoux ; il s'aperçoit qu'une corde entrave ses chevilles et ressent comme une paralysie. L'aurait-on drogué ? Il voudrait appeler. L'état de choc a parfois des effets narcotiques. Sa cigarette consumée jusqu'au filtre roule au sol. Il distingue un point de braise près de la caisse en bois. Ses yeux

clignent un instant. Sans force, il retient son souffle.
Sa tête a glissé contre l'épaule du cadavre. Le sommeil
l'englue bientôt dans l'odeur froide de la mort.

La marche dans les collines s'interrompt après des heures. C'est Cha'bân qui a stoppé le mouvement. Depuis le coucher du soleil, la colonne somnambule avançait sans un murmure à travers les bois d'oliviers et les sentiers de chèvre.

— *Hounaka ila-l-yamin !* a dit Cha'bân.

Mais rien de précis ne se distingue à droite. Tarek est allé voir d'un pas tranquille.

— Bon œil ! lance-t-il, déjà loin.

La colonne le rejoint mollement. Une ombre fluette se détache des décombres d'une bergerie et avance d'un pas souple à leur rencontre. Mains liées et visage cagoulé, Cham a trébuché longtemps dans les sentines avant de trouver un équilibre d'aveugle. Il se souvient des hurlements de chacals ou de chiens sauvages, des éveils criards d'étourneaux dans les arbres, de l'étoffe froissée du vent sur ses mains ou sa gorge. La lune s'est levée. Désormais, il suit Tarek dans la pierraille. Le guide et deux autres individus pénètrent à l'intérieur de la bâtisse. L'un d'eux l'a poussé en avant et dénoue le foulard qui le masque. Un autre lui ordonne de

s'asseoir au milieu de gravats. Une lampe à huile éclaire faiblement l'endroit. Sur un côté, une toile de tente bâche la pièce béante, toit et murs à demi détruits. L'otage croise ses doigts sous le lien de corde. Le chant tout proche des grillons et la palpitation d'une étoile dans un interstice auront suffi à l'apaiser. Même si on l'abat tout à l'heure, il voudrait s'en persuader, ce sera sans haine. A-t-on moins mal sans haine ?

Le jeune garçon venu les accueillir le scrute avec animosité. Très beau malgré une denture mal plantée, il parle à mi-voix sans le perdre du regard. À ce moment, baissant les yeux, Cham découvre qu'on a subtilisé ses habits. Au lieu de l'uniforme militaire taché de sang, il porte un vieux pantalon de toile grise et une sorte de saharienne à manches longues. Même sa montre a disparu. Mais il reconnaît ses souliers avec une émotion absurde. Autour de lui, les visages se rapprochent, traversés d'éclats sombres.

— *Ma's mouhou* ? demande le jeune garçon.

Les têtes se tournent vers l'otage. Ce dernier a compris la question mais s'en cache par défiance.

— *Your name* ! reprend Cha'bân.

Cham ne souffle mot, effrayé, la tête penchée sur l'épaule. Il s'oblige une fois encore à se remémorer l'épisode de la veille, ses papiers volés devant le Me'arat Hamachpelah, le vain recours auprès de l'officier supérieur afin qu'il lui permît d'établir une déclaration de perte ou de vol. "Vous vous débrouillerez pendant votre permission", lui avait-il répondu, pressé soudain de regagner le chantier des frontières.

Par chance, un bruissement de cailloux divertit les fedayins. Tarek empoigne son pistolet-mitrailleur. Dans l'angle mal fermé d'une porte de fortune, apparaît une longue tête cornue aux prunelles jaunes.

— Le diable nous visite ! s'exclame Cha'bân.

D'un coup de torchon, le jeune berger chasse le bouc déjà à mastiquer la pointe d'un tapis de cordes. Son rire d'enfant est vite partagé. Il a servi un thé noir dans des bols. Cha'bân observe le petit lac fumant entre ses mains.

— On ne doit pas s'attarder, dit-il. Avant peu, toute la région sera sous le feu de Tsahal.

— Quel est ton plan ? demande l'autre.

— Quel plan ? On se cache comme on peut, dans les grottes, les caves, chez l'habitant.

— Ça va bientôt grouiller de soldats, il y aura des barrages partout.

— On a échoué, il nous les fallait vivants tous les deux. Maintenant il s'agit de se terrer autour d'Hébron...

— Et lui alors ? demande le berger aux dents mal plantées.

— Personne ne le connaît. La radio a parlé d'un adjudant tué, c'est tout. Un dénommé Tzvi Sofaer...

— C'est quand même bizarre ! s'écrie un homme roux jusque-là silencieux.

Les autres se taisent, les yeux fixés sur les ondulations de la bâche.

— Ceux du Fatah nous cherchent, poursuit-il. Ils ne vont pas nous épargner.

— De ce côté, nous sommes tranquilles pour un moment, dit Cha'bân d'une voix morne. L'ennemi va soulever assez de poussière...

Le rouquin hoche la tête en désignant la brèche du toit.

— On va laisser passer l'orage.

— Avant de se séparer au plus vite, il faut se débarrasser de celui-là ! conclut Cha'bân. Qui s'en charge ?

Personne ne répond. Des mâchoires se crispent ; Tarek crache sur la paille.

— Connerie ! On tenait notre monnaie d'échange !

— Je répète que ce Juif n'existe pas : il ne sert plus à rien.

— Attendons un jour ou deux, dit l'homme roux. Tout ça est louche. On peut le cacher par ici ?

Le jeune berger profère une sorte de gloussement.

— Oui ! Derrière la colline, dans le cimetière abandonné. Tous les villageois sont partis. Il n'y a plus que mes chèvres et le gitan qui amasse sa ferraille près de l'ancien pressoir...

— Tu veux l'enterrer vivant ?

— Dans un coin, il y a une fosse sous un petit monument qu'on appelle le Tombeau du chrétien.

— Cinq heures déjà ! s'inquiète Tarek. C'est bientôt l'aube.

— Je m'en occupe, assure l'homme aux cheveux rouges. Le berger va me guider.

Les deux fedayins se sont levés, soudain accablés. Ils lancent des adieux hâtifs et disparaissent dans la nuit délavée.

C'est à coups de crosse que le rouquin fait sortir l'otage cagoulé. Le chevrier les précède d'une démarche oblique. Il considère d'un œil mi-clos les pentes où tremblent les feuilles argentées des oliviers dans la pénombre du petit jour. Mais le ciel et les tympan brusquement se déchirent : l'espace d'un clignement d'œil, deux avions de chasse joignent les antipodes. L'homme roux a plaqué l'otage au sol, lui-même allongé à ses pieds. Une double volute de fumée s'embrace et s'éploie dans l'azur sombre. Le jeune berger resté debout vacille, les jambes écartées, comme frappé par la foudre. Il pousse un cri rauque et tombe à la renverse. Ses bras et ses jambes se raidissent ; ses yeux se révulsent ; il expire d'un coup tout l'air de ses bronches. Mâchoires crispées, des secousses d'électrocuté le traversent. Une écume s'écoule entre ses mauvaises dents. Il se détend presque aussi vite : le courant ne passe plus. Le voilà qui ronronne du fond du sommeil puis s'étrangle dans un hoquet. Le fedayin affolé le secoue en vain. Il jette des coups d'œil furibonds sur le ciel et les bas-côtés où frémissent les graminées.

— Toi, ne bouge pas ! ordonne-t-il à l'otage toujours à plat ventre dix mètres plus bas.

Son arme au poing, il s'est redressé. Le silence des collines a longtemps répondu au fracas des réacteurs. Un oiseau traverse en piaillant un coin de ciel ; le bruissement des eucalyptus et le chant des grillons restituent

peu à peu les distances. Le jour accroche chaque poussière. Une douce ignition s'étend sur l'herbe et la pierre.

— Allez, debout ! dit-il. On va bien trouver cette fichue tombe.

Dans le poudroissement ocre du petit matin, le paysage s'épanouit en éventail, avec ses terrassements méandreaux où s'alignent les oliviers. La corne d'une lune pâlie désigne, très loin, les faubourgs indéfinis d'Hébron. Au pied de la colline, autour d'éminences moindres, les vestiges d'un bourg et le tracé calcaire d'anciennes closeries se perdent en vis-à-vis d'escarpements, ça et là excavés de grottes aux contours géométriques. Un champ de pierres dressées qu'un muret entoure s'étend à main gauche, entre deux routes crevassées où s'amasse la poussière.

— C'était un village heureux, dit pour lui-même le fedayin rendu nerveux par de mouvantes réverbérations sur la ligne d'horizon.

Il pousse son prisonnier sur la pente. Derrière le mur, l'ombre de stèles éparses s'étend sur la terre sèche. Un palmier coiffe le dôme blanc d'un mausolée. Au fond du cimetière, tout effrité sous un rideau de broussailles, un tombeau à pilastres de style colonial s'accote au parapet dans un angle que défonce à demi le tronc d'un grand figuier. Après un raclement de planche ou de tôle, les mains ligotées, Cham n'a que le temps de la stupeur : un canon planté dans le creux des omoplates, il mâche un pan du foulard qui l'aveugle. À travers le tissu, l'air a un relent de sueur. L'attente du coup de feu s'éternise, vrillée d'images décousues. À vif, la douleur à l'épaule

lui servirait presque de repère. Le vent porte l'appel d'un muezzin peut-être illusoire, né des anfractuosités. Bientôt un bourdonnement de moteurs pointe et enfle, vite appuyé d'un cliquètement de chenilles métalliques. L'homme crache une insulte. Un coup violent projette l'otage dans la fosse.

Tombé sur le ventre contre un tapis de poussière, Cham comprend mal son sort. Une porte est rabattue, là-haut. Sous son bandeau et ses liens plusieurs fois renoués, entre deux défaillances, il n'a perçu jusque-là que des bribes du monde, des paroles, des fragments de paysage. Pour l'heure raidi au fond d'une autre cavité, à cru dans la pierre, il tente de recouvrer sa respiration. Le choc en chutant face contre terre a dû briser des os, l'arête du nez, des côtes ou les vertèbres. Du sang dans la bouche, il bouge faiblement la nuque et gémit.

Dehors, le ronflement des moteurs s'est amplifié ; le bruit particulier des blindés en manœuvre sur la caillasse est subitement amoindri par le fracas d'un hélicoptère venu surplomber l'endroit en vol stationnaire. Le sifflement des rotors imite le sang qui bat aux tempes. Des rafales de mitrailleuses lourdes retentissent. Cham se blottit dans la fosse. Le peu de conscience que lui laisse son état esquisse un vague décor : les fedayins traqués, ces collines perdues, la riposte attendue de Tsahal. Mais il ne parvient plus à restituer l'ordre des événements. La chronologie se perd en flottements. Ses dents claquent comme la mitraille. Faut-il disparaître de soi, des buées du corps et des souvenirs plus raréfiés que l'air ? Les heures se succèdent, cyclo-

niques, ravivant aux moindres faiblesses du cœur les braises du délire. Rattrapé par la fièvre, il expectore d'étranges caillots reptiliens. Un trouble mortel écrase ses organes. Ses paupières brûlent d'un feu ancien. On dirait que des chacals sanglotent. Un tel tremblement de tout l'être pulvérise les images : le gouffre a bu son sang et la mémoire. Au fond de lui des noms s'éparpillent en syllabes balbutiées : mam-ma Quilla, Sabrina, Michael... Qui étaient Tarek et Cha'bân ? La fraîcheur du sol traverse la toile enroulée sur sa face. Ses mains nouées frottent une matière poudreuse mêlée de résidus ligneux, ossements ou nœuds de planches putréfiées. Une senteur d'épices, girofle et cannelle, atténue l'odeur forte de l'étoffe et celle plus douce du sang vicié qui émane de son corps. À bout de forces, cœur et membres rompus, il s'abandonne et perd conscience. L'imagerie cérébrale s'effiloche en plans fixes : pierres grises, oliviers noirs, débris de remparts, cortèges de mules, vignes étagées... Quelle vie tremble derrière la vie ? Hébron, Jéricho, Jaffa, Jérusalem – les noms des villes résonnent obscurément. Un poids l'écrase ; il s'enfonce dans la lourdeur inconnue. Ses paupières crissent comme des criquets. Plus rien ne sépare les entrailles du visage, la moelle des os de l'épiderme. Un lac miroite au désert, mirage de larmes dans l'orbite d'un crâne. Sa mère inatteignable est comme la douleur qui le tue.

Il ne transpire plus. Quelque chose se déchiquette et s'éparpille autour d'une vague souvenance. Plus un bruit bientôt, même le pouls cesse son feulement

temporal. Une odeur de brûlé monte de ses hardes ; cependant, il grelotte. La glace s'insinue des pieds vers le ventre. La soif est trop cruelle. Un froissement d'étincelles remplace la mémoire. Lunes et soleils tourbillonnent sur ses lèvres. Sommeil de l'agonie ! La nuit doit être entière. Hormis ce picotement au bout des doigts, tout sentiment l'a quitté. Il n'entend pas l'orage qui s'abat, longtemps après les bombes. L'absence ne se nomme ni ne s'esquisse jamais. À peine les ténèbres désignées, c'est l'œil qui cligne. La lame la plus fine tranche entre l'instant nouveau et l'oubli sans fond. D'un coup le néant ravale les milliards d'années et recrache au hasard un soupir de résurrection.

L'œil a vraiment cligné. Un jour et une nuit ont noyé sa fièvre et dilué sa frayeur. De l'eau de pluie traverse le keffieh et mouille son visage. Ses lèvres suçotent l'étoffe. *Chanson d'avant*, le murmure de l'averse – mélodie de papier froissé. Le bruit le désaltère plus que le tissu. La douleur électrique semble être passée dans la terre. Si dolent, il n'a plus vraiment mal. À force d'être mordu, le foulard se délace. Cham ouvre les yeux par-delà les nébulosités qui se fendent, là-haut, d'un rai bleuâtre. La vue faiblement lui revient, après l'ouïe. La pluie a cessé ; des passereaux piaillent. Le cri aigu du soui-manga se module en notes brèves : *dju-buii tchihu, tchi-tchi-tchi-tchi*. Aujourd'hui où es-tu ? "Ici, ici, ici", se répond à lui-même l'oiseau de Palestine.

Comment dénouer ces liens ? Avec l'accentuation du jour dans les fentes, des sortes de mandibules inertes se dessinent le long de parois obscures, des pattes de crabes ou d'araignées géantes. Maintenant que le masque a glissé, il mordille la cordelette entre ses poings, cherchant les nœuds, l'entremêlement. Nulle hâte dans cette activité : il mâchonne la corde comme l'ouaille un carré d'herbe – sans notion d'évasion, simplement pour ôter l'entrave. Rien ne l'habite que la stupeur d'être là, dans cette fosse à l'odeur de cannelle et de putréfaction. Espèce de remords organique, la faim et la soif le taraudent. Sans autre image, l'inaccompli l'étreint d'une légère constriction ; il a manqué son rôle dans la suite des jours, mais quel rôle ? Une nostalgie au goût de sang pèse sur sa gorge. Les mains libérées d'un coup s'écartent ; elles heurtent de part et d'autre les murs du tombeau. Défaite, la corde a glissé sur sa poitrine. Est-elle assez longue pour servir encore ? Plus sûres, des racines tentaculaires d'eucalyptus ou de figuier sortent des parois. Il parvient à s'agenouiller et s'appuie contre le ciment crevé pour se mettre debout. Suspendu aux racines, un pied sur chaque paroi, il se hisse. Le couvercle de zinc grince et se rabat bruyamment sous l'étroit péristyle de pierre rouge qui coiffe la fosse.

Couvert de poussière, le keffieh sur les épaules, il trébuche dans la lumière du matin. La broussaille autour de lui, ces murets ruinés et les pierres dressées

des tombes arabes ne lui évoquent rien de précis. Il ne connaît décidemment pas ces lieux. Que fait-il si tôt, plus seul qu'un épouvantail, dans ce cimetière abandonné ? Un couple de pies se chamaille sur les branches du figuier. Les collines vaporeuses oscillent alentour. Pris de vertige, il marche parmi les tombes. Rien ne ressemble à l'oubli profond. Le ciel s'incline contre trois pans de rocaille. Un vol de vautours traîne des ombres mortes dans l'azur. Il chancelle, une énigme en travers des orbites. Ce monde a l'éclat brut du destin. Il chancelle et s'écroule enfin, la face dans les signes.